

Étrange, Henry, le temps qu'il faut pour apprivoiser son siècle et sa vie. Étrange et belle, ta lente et longue décantation de Soi – après avoir permis à tant d'autres d'opérer la leur. Lente et profonde, à l'égal de celle de ton Œdipe, « né après notre rencontre et qui a grandi avec notre amitié », comme tu me l'écrivais dans ta dédicace.

Œdipe, le géant et le défaillant, le failli et le découvreur. Œdipe dans lequel tu mythifias et transcendas les aléas de ton destin comme tes songes les plus vastes. Ceux que devait recueillir Antigone, ta figure la plus personnelle, ta part féminine. Antigone, à jamais ta secrète lumière. Elle te rapproche de la Vierge de ton enfance. Enfin, tu la savais femme autant que mère.

Œdipe va. Jamais vraiment ne se lasse ni ne s'arrête. Avant la pénombre boisée qui entoure Colonne tout au moins...

Ainsi fut ton parcours, celui de l'homme qui ne put être l'Enfant rieur mais qui, à un moment, pour chacun d'entre nous, fut l'écouteur et l'accoucheur. Tu poursuivais ta marche, inexorable. Jusqu'à ce jour...

Jusqu'à cette nuit de la grande équinoxe d'automne... Œdipe, il est vrai, fut tout d'abord marin...

C'est à la nuit des vents et des marées que tu remets, que tu confies le secret de ton souffle, celui-là même que tu avais vu ta mère retenir passionnément. Tu passes un peu avant l'aube. Avant cette lumière qu'incarne à tout jamais le regard d'Antigone.

Les grands arbres du jardin de Louveciennes se laissent encore bercer par les derniers feux de l'été. Ils se préparent à resserrer leurs écorces contre l'acidité de ces frimas d'automne et d'hiver que tu supportais de plus en plus mal.

Une dernière fois, tu contemples le grand arbre et ses frères, entre les troncs desquels nous nous sommes si souvent promenés. Tu revis l'enfant jouant parmi les fondrières et les frondaisons d'Archennes, comme Les Géants que seul connut ton cœur : ces arbres que tu offris à Pierre et à Shenandoah, pour les laisser se trouver et se perdre.

Une dernière fois, tes yeux vieillis, mais toujours vifs, s'attardent sur la lumière et sur la force, sur la sève et la pousse devenues, tel Œdipe, silhouette toujours dressée et toujours mouvante.

Alors tu t'arcbuttes et te laisses enfin aller. Ton corps est loin, mais tu contemples, une fois encore, la merveille du monde. Tu la regardes avec les yeux de l'homme et de l'enfant qui, dans Paris, faisait même son miel de l'ordonnance florale du jardin des Plantes.

Tu te souviens de la roseraie de ton père à Godinne, architecture et figure qui entrouvrent les perspectives sur lesquelles se suspend *Le Régiment noir*.

Ainsi le rejoins-tu enfin.

Ainsi peux-tu dire calmement, comme tu l'écrivais le 27 septembre 2010 : « si tu savais le don de Dieu ».

Marc Quaghebeur – Paris, Cimetière du Père Lachaise, 28 septembre 2012.